Le Monde

MARDI 10 DÉCEMBRE 2002

THÉÂTRE • Trois drôles d'acteurs racontent à la Cité internationale leur pièce en construction

Visite de chantier d'une éphéméride du Levant

ALESSANDRINA, *avant-projet définitif :* le sous-titre est un aveu, nous n'allons pas voir une pièce coutumière, achevée. Devant nous, pas de décor : une simple table et, derrière, quatre chaises. Arrivent trois acteurs, qui se présentent sous leur vrai nom. Stéphane Olry, auteur ; Corine Miret, documentaliste ; Xavier Marchand, directeur du projet. L'occupant de la quatrième chaise, Henry Pillsbury, architecte, arrivera plus tard.

L'*« avant-projet »* a pris forme un peu par hasard : ces trois protagonistes étaient branchés sur l'étude du « monde arabe ».

Stéphane Olry a retrouvé, en Egypte, un descendant de la lignée maternelle de sa famille, Bernard de Zogheb. La mère de Bernard, Mary de Zogheb, a tenu, de 1924 à 1984, à Alexandrie, des agendas, dont toutes les feuilles sont remplies. Soixante agendas, alors que Mary, riche héritière, n'avait aucune autre occupation que prendre des bains de mer, apprendre à danser la rumba, recevoir du monde, être reçue.

Pique-niques sur l'herbe, « thés-cabine » (sur la plage), grands voyages en paquebot. Une mine sur la vie des Egyptiens, mais aucune impression personnelle, seulement des faits privés.

UN OPÉRA SUR CAVAFY

Xavier Marchand, cinéaste, effectue des reportages sur la Libye, le Liban, l'Egypte, la Syrie. Corine Miret prépare une thèse de troisième cycle sur la sémiologie des films d'amateurs dans le monde arabe. *La Vita Alessandrina* n'est pas un récit ou un film d'après les 60 agendas de Mary de Zogheb, mais un opéra que son fils a écrit sur la vie du poète grec Constantin Cavafy, qui vécut à Alexandrie. Stéphane Olry et Corine Miret ont réuni plus de 600 fiches sur la vie des originaires du Levant, soit chez eux, soit dans la région de Marseille.

L'architecte, Henry Pillsbury, est alors convoqué. Il va construire les décors de cette « Ephéméride du Levant ». Stéphane Olry a gardé, d'une exposition Kurt Schwitters, au Centre Pompidou, le souvenir d'une cathédrale de l'érotisme. Pillsbury va construire une tour. Il faudra trouver un lieu, mais c'est sans difficulté car nous apprenons qu'au théâtre la scène est la plage, et le public la mer. Des ouvriers construiront la tour, le public sera convié à en visiter le contenu, et, la nuit venue, la tour sera dynamitée. Les ouvriers déblaieront et recommenceront le lendemain.

Les quatre amis nous racontent, sous des termes un peu décalés, les visites au ministère, à la municipalité, afin d'obtenir de l'argent pour réaliser le projet. La directrice du Théâtre de la Cité internationale et la directrice du théâtre au Festival d'automne leur font bon accueil, mais les sommes réunies ne permettraient que de creuser les fondements de la tour. Aussi nous n'assistons qu'à l'avant-projet définitif de *La Vita Alessandrina.*

C'est bien sûr un spectacle tout à fait inhabituel, hardi, effronté, un non-spectacle si l'on veut, mais du théâtre indubitablement, tant le texte est attachant et inattendu, tant les acteurs, imperturbables, nous tiennent à leur merci.

Michel Cournot

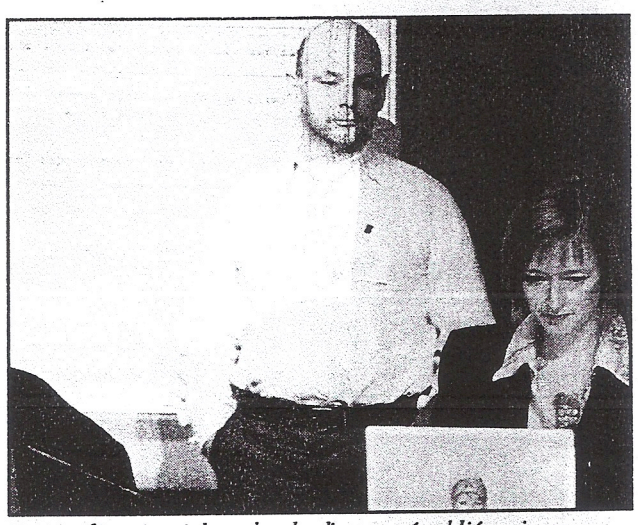
La Vita Alessandrina, de Stéphane Olry, Corine Miret, Xavier Marchand. Théâtre de la Cité internationale, 21, boulevard Jourdan, Paris-14e. Tél. : 01-43-13-50-50. Jusqu'au 22 décembre.

La Marseillaise
LUNDI 19 JANVIER 2004

« La Vita Alessandrina », à la Minoterie

Les dédales de la mémoire

Une déambulation malicieuse et nostalgique, dans la tour de Babel des souvenirs et de l'imaginaire proposée par la Cie Lanico lacheur et de La Revue Eclair.



Des conférenciers à la recherche d'un passé oublié, qui interrogent aussi le mystère de la création artistique… (Photo Thierry GRUNDLER)

S'AGIT-IL d'une conférence improvisée, de la chronique d'un spectacle avorté, d'un morceau de théâtre-réalité ? D'abord, on n'en sait trop rien et, à la fin, cela n'a vraiment plus aucune importance. *La Vita Alessandrina*, conçue par la compagnie Lanicolacheur et la Revue Eclair, s'amuse à nous balader de souvenirs en projections et de la réalité à la fiction avec une subtilité aussi troublante que réjouissante.

Le prétexte ? La recherche généalogique d'un homme, Stéphane Olry, pistant méticuleusement les traces de sa famille dispersée entre Beyrouth, Alexandrie et Paris. Au-delà de cette quête, de la construction de cette *« éphéméride du Levant »*, c'est aussi l'évocation, dans un sourire nostalgique, d'un monde levantin en voie de disparition.

Allers-retours entre Paris et Alexandrie, entre le présent et le passé, le spectacle se construit méthodiquement à partir des traces d'un « avant » déjà oublié. Films amateurs, agendas déchiffrés, images d'archives, chansons, témoignages… Assisté d'une documentaliste, puis d'un directeur de projet et d'un architecte (Corine Miret, Xavier Marchand, Henry Pillsbury), Stéphane Olry se livre à un travail documentaire minutieux et foisonnant. Une évocation du chaotique travail de la mémoire. Des figures émergent, un mode de vie remonte au jour, des fastes ressurgissent…

Subtil et séduisant

Imperturbables, les comédiens poursuivent le récit d'une aventure qui se fait de plus en plus délirante, fouillant toujours plus loin dans les arcanes du souvenir. La quête se transforme en un projet extravagant, en une construction tentaculaire et fantasque, un geste aussi démesuré que cette lutte obstinée contre l'oubli. Fou et fragile comme un château de cartes voué à l'effondrement.

Impossible à résumer, cette balade dans les territoires labyrinthiques du souvenir, interroge aussi le travail de création. Son processus, ses enjeux et ses contingences. De l'édifice prévu, ne subsistera qu'une architecture imaginaire, puis son souvenir. Un très joli travail qui tend aussi à démontrer qu'un spectacle peut, pour trouver tout son sens, se moquer du spectaculaire.

Dominique ALLARD

La Vita Alessandrina « avant-projet définitif »*, proposition de Lanicolacheur et de la revue éclair, texte de Stéphane Olry et Corine Miret, directeur du projet Xavier Marchand, demain à 21h02 et mercredi 21 à 19h23 à La Minoterie-théâtre de la Joliette, rue d'Hozier, Marseille. *04.91.90.07.94.

THEATRE. *Entre mémoire et oubli, «La Vita Alessandrina» effeuille les souvenirs familiaux de l'auteur.*

D'Alexandrie à Paris, quête d'un monde englouti

La Vita Alessandrina
de Stéphane Olry, Corinne Miret et Xavier Marchand jusqu'au 22 décembre au Théâtre de la Cité internationale, 21, bd Jourdan, Paris XIVe. Tél. : 01 43 13 50 50.

Avec *la Vita Alessandrina*, Stéphane Olry et Corinne Miret signent probablement leur plus beau spectacle. Celui où les effets d'hyperréalité, les jeux de mise en abyme et ses infinis ricochets de sens font mouche autant qu'ils touchent au cœur, avec cette élégance oulipienne dont les deux artistes ne se départissent jamais.

Cacahuètes et coton. Ce projet d'écrire à partir de l'histoire de sa famille levantine, Stéphane Olry l'a trimballé longtemps. Il faut dire qu'à elle seule, la branche maternelle contient tous les ingrédients propres aux mythologies. En premier lieu son cheikh Bacos, un Grec catholique originaire de Damas et réfugié à Alexandrie au XIXe siècle, où il fit fortune dans le commerce des cacahuètes et du coton qu'il avait coutume de mouiller avant de le vendre… au poids. Jusqu'à ce que la mort en juillet 1999 du dernier témoin, Bernard de Zogheb (neveu de l'arrière-grand-mère), ne fasse resurgir d'un coup la mémoire enfouie du père, disparu six mois plus tôt et qui lui aussi, fils de militaire français né à Beyrouth en 1917, avait fait partie de ce monde englouti.

Conçu dans le cadre du Festival d'automne avec le metteur en scène Xavier Marchand, complice de longue date déjà, le spectacle raconte moins l'histoire d'une famille, que celle d'une (en) quête de cette histoire, dont l'aboutissement utopique, la réalisation architecturale d'une tour généalogique, dresse le constat d'une impossibilité. Le dispositif, avec vidéo, bande sonore et rétroprojecteur, prend la forme d'une réunion d'*«avant-projet définitif»*, où les quatre protagonistes (les trois susnommés, plus Henry Pillsbury) développent tous les aspects d'un projet qui ne verra jamais le jour. Le spectateur peut alors décacheter l'enveloppe remise à l'entrée: les coordonnées d'un site Internet l'entraîneront plus loin encore dans ces méandres ancestraux.

Que reste-t-il d'une vie?, se demandent-ils en creux d'un récit empreint d'une nostalgie douce à laquelle ils ne s'abandonnent jamais.

Malice. *La Vita Alessandrina* s'avère un formidable détonateur d'imaginaire. On y entendra par exemple les relevés des *«diaries»* de Mary de Zogheb. Lesquels journaux intimes, tenus de 1924 à 1984, témoignent de manière toujours factuelle d'une existence largement oisive. Avec cette malice qui les caractérise, Olry et Miret se sont amusés à en tirer les statistiques (nombre de bains de mer, de thés dansants, siestes, ou invitations reçues et données) qui pointent la terrible vacance de ces jours, en même temps qu'elles dressent une sorte d'éloge de l'inutile, la *dolce vita*. Que reste-t-il d'une vie?, se demandent-ils en creux d'un récit empreint d'une nostalgie douce à laquelle ils ne s'abandonnent jamais.

De toute évidence, cette «éphéméride du Levant», qui sollicite hautement la curiosité du spectateur, interroge aussi le théâtre dans ce qu'il transporte de mémoire et d'oubli ●

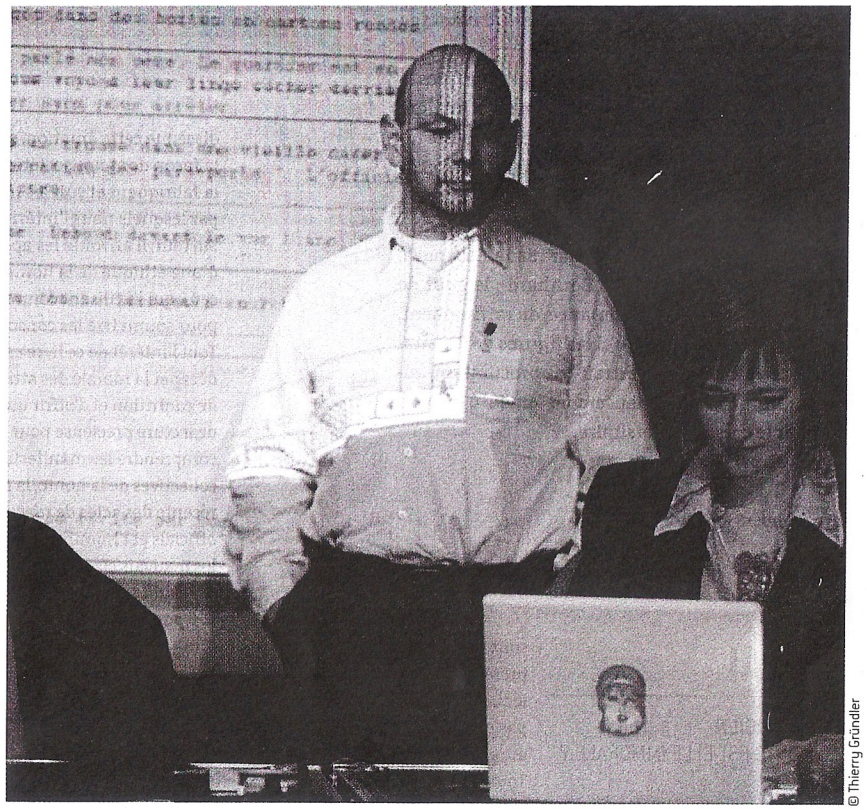
MAÏA BOUTEILLET

Libération

MARDI 3 DECEMBRE 2002

le théâtre mode d'emploi

LA VITA ALESSANDRINA (AVANT PROJET DÉFINITIF)
DE STÉPHANE OLRY ET CORINE MIRET
DIRECTEUR DU PROJET XAVIER MARCHAND
A Paris

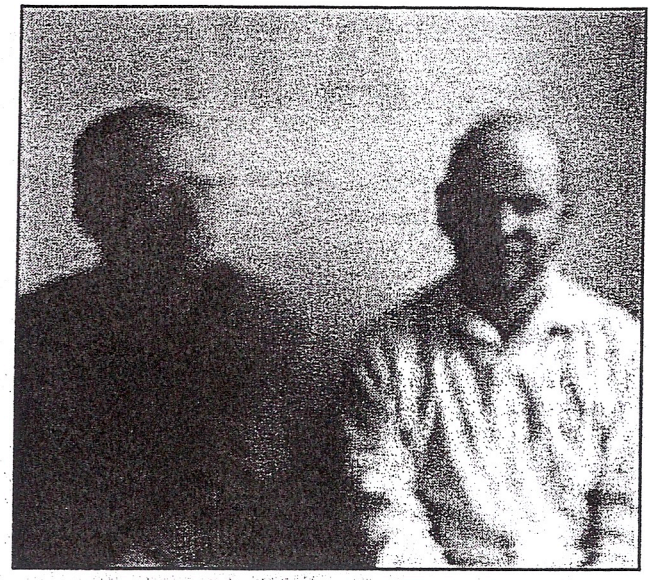

© Thierry Gründler

Le problème avec une réputation, c'est qu'elle vous colle à la peau. A moins d'être très rapide... Regardez Stéphane Olry et Corine Miret qui nous avaient largement menés en bateau dans *Nous avons fait bon voyage mais...* Leur portrait recomposé d'une famille à travers la lecture et l'exposition des cartes postales échangées durant quelques décennies, ce joyau soi-disant trouvé chez un antiquaire, n'était qu'un tissu de mensonges aux teintes éclatantes.
Les voilà bien attrapés à l'heure de vouloir mettre en scène un matériau réel, pire, autobiographique. Au risque de passer pour de fieffés menteurs, d'habiles affabulateurs, de charmants fantaisistes, bricolant au théâtre des bouts de destinées comme Georges Perec instruisait le réel avec des mots et des pages dans *La Vie mode d'emploi*. Car *La Vita alessandrina* est réellement un opéra écrit par Bernard de Zogheb, dernier membre alexandrin de la branche maternelle de Stéphane Olry, également originaire du Liban par son père.
Vouloir nous faire croire, alors que c'est tout simplement vrai, aux histoires tirées de l'héritage levantin de Stéphane Olry est en soi une gageure. Il faut les voir se démener de bout en bout, se relayer, se donner la parole, montrer des extraits de films, exposer des carnets, faire entendre le fameux opéra interprété par Bernard de Zogheb lui-même, pour nous expliquer in fine en quoi il a été impossible de monter ce spectacle. D'en dépasser le projet, au sens propre, pour mieux s'y frotter. Ils le proposent clairement au spectateur, qu'il s'agisse de leur représentation ou du site Internet où rayonne une autre "vita alessandrina" : *"Prenez un scaphandre et plongez."*

Or, s'il est vrai que le spectacle auquel nous assistons n'est pas celui qu'il prétend être, il est tout à son honneur de nous en faire le long exposé, chronologique et à quatre voix, sans crainte aucune d'une éventuelle imposture. Maîtres de l'ironie, l'auteur Stéphane Olry, la documentaliste Corine Miret, le directeur du projet Xavier Marchand et son architecte Henry Pillsbury relatent derrière leur table sobrement encombrée tous les faits qui ont présidé à la tentative de mettre en scène *La Vita alessandrina*. Reste le récit pour partager cette rêverie éveillée, collective, collectée aussi, longuement et patiemment, par Corine Miret, documentaliste légère. Il est important de le noter. L'accumulation, le surnombre, l'encombrement et la confusion, associés au gris poussière, restent souvent l'apanage de qui récolte les faits, les compulse, les classe et les annote. Mais Corine Miret réagit face aux documents comme n'importe quelle mémoire bien faite : elle jette, elle tranche, elle coupe, elle ménage de l'oubli, du rebut, du vide et du déchet.
Il le faut bien, et ils le disent clairement : la mort de Bernard de Zogheb, en 1999, puis celle du père de Stéphane Olry ont transformé l'enjeu du spectacle. Travail de deuil, de mémoire, de traversée des apparences – celle du mythe familial – pour une recomposition modeste, mais sincère : le portrait en creux d'une famille disparue. Et plus généralement d'un monde levantin, lui aussi dispersé depuis l'indépendance.
Plus sérieusement, quand Henry Pillsbury parle de son rêve de construire une tour où loger l'éphéméride des 366 souvenirs écrits par Stéphane Olry, l'ironie mord alors au cœur même de l'affaire : *"Je finirai par dessiner ces plans"*, conclut l'architecte.

Est-ce toujours du théâtre, une insolence si manifeste à l'égard de ses conventions ? Ou est-ce du making-off version scénique ? De l'analyse dramaturgique appliquée en direct, telle qu'on l'apprend à la fac : compter, dénombrer, démembrer un texte de théâtre pour lui faire dire son fait, ses récurrences, ses points fixes, ses carrefours, son sens ?
Réponse à deux voix : *"Ce qui nous intéresse, c'est l'aspect performatif, le rendez-vous : ici et maintenant et à l'adresse du public. Le théâtre, c'est ça et rien d'autre. On ne fait que jouer avec les conventions. On est arrivés à la conclusion qu'en faisant les thés-vidéo ou le salon de lecture* (un rendez-vous mensuel les derniers dimanches du mois à la Maison de La Villette sur le thème des savoir-vivre), *on fait du théâtre."*
Alors qu'on croyait qu'ils couraient les galeries d'art y présenter de courtes formes par goût du mélange et des carrefours artistiques, ils sont plus sérieux et ironiques que jamais : *"La galerie a une autre fonction que le théâtre : elle vend. Notre boulot performatif ne vend rien... et il n'y a pas de fric pour la production d'œuvres dans les galeries. On ne lâchera pas les théâtres comme ça, ce sont eux qui ont l'outil de travail. Qu'en font-ils ?"* Là, c'est sûr, on peut les croire. Ils disent vrai.
Fabienne Arvers

les Inrockuptibles mercredi 27/11 > mardi 3/12



Théâtre Vitez

La Vita Alessandrinna

Stéphane Olry et Corine Miret sont des raconteurs d'histoires. Ils ont ainsi présenté ce mardi soir au théâtre Vitez "La Vita Allessandrina " née de leurs allers retours entre Paris Beyrouth et Alexandrie

La représentation a pour cadre le théâtre Vitez mais elle pourrait fort bien avoir lieu dans un autre amphi de la fac tant l'aspect qui lui est donné est celle d'une conférence ou d'un cours . Une longue table, un écran de projection accroché au mur, un ordinateur portable et du matériel vidéo constituent l'essentiel du décor. Sur scène, trois personnes : Deux hommes, une femme, habillés chacun de manière très stricte. Ce pourrait être des professeurs, des étudiants de troisième cycle présentant leur thèse de doctorat. Ils sont là pour présenter leur projet : La Vita Alessandrina ou comment retranscrire des souvenirs personnels dans une éphéméride évoquant un monde levantin en voie de disparition.

Or, comment le faire si ce n'est en passant par le biais d'une recherche artistique globale. Cela pose une question plus générale. Qu'est ce que l'art, au fond ? qu'est ce que le Théâtre ? Faut-il voire en toute existence une ébauche créative propre à être transposer sur papier, sur toile ou sur scène. Et si toute vie est une œuvre d'art, comment justement la transposer pour qu'elle acquiert cet aspect artistique qui fait de chaque création un moment d'éternité. En jouant de l'ambiguïté entre la réalité et la fiction, en jouant sur les rapports entre le public et ce qui se trame sur scène, La Vita Allessandrina montre que le théâtre plus que tout autre forme artistique, arrive à substituer à nos sens un monde qui s'accorde à nos valeurs.

F.M

La Marseillaise Aix 16.01.04